



HAL
open science

Introduction : utopie et cultureitalienne

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero

► **To cite this version:**

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero. Introduction : utopie et cultureitalienne. Italies, 2021, 25. hal-03466006

HAL Id: hal-03466006

<https://amu.hal.science/hal-03466006>

Submitted on 4 Dec 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Italiés
25

Utopies

sous la direction de
Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero et Martin Ringot

Centre Aixois d'Études Romanes
CAER EA 854

2021

PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE



Comité de rédaction d'*Italies*

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Iliaria Splendorini, Michela Toppano, Estelle Ceccarini, Stefano Magni

Comité de lecture d'*Italies*

Perle Abbrugiati (Aix Marseille Université), Philippe Audegean (Université de Nice-Sophia Antipolis), Luca Bani (Université de Bergame), Novella Bellucci (Université de Rome La Sapienza) Carla Benedetti (Université de Pise), Giuseppina Brunetti (Université de Bologne), Michael Caesar (Université de Birmingham), Donatella Coppini (Université de Florence), Romain Descendre (ENS-Lyon), Antonio Di Grado (Université de Catane), Anna Dolfi (Université de Florence), Denis Ferraris (Université Paris 3), Gerhild Fuchs (Université d'Innsbruck), Aurélie Gendrat (Sorbonne Université), Yannick Gouchan (Aix Marseille Université), Claude Imberty (Université de Dijon), Elzbieta Jamrozik (Université de Varsovie), Monica Jansen (Université d'Utrecht/Université d'Anvers), Jean-François Lattarico (Université Lyon 3), Stefania Lucamante (Catholic University of America, New York), Davide Luglio (Sorbonne Université), Stefano Magni (Aix Marseille Université), Claudio Milanesi (Aix Marseille Université), Claudio Milanini (Université de Milan), Christophe Mileschi (Université Paris Ouest Nanterre), Jean-Luc Nardone (Université de Toulouse Le Mirail), Judith Obert (Aix Marseille Université), Matteo Palumbo (Université de Naples Federico II), Ferdinando Pappalardo (Université de Bari), Ugo Perolino (Université de Pescara-Chieti), Raffaele Ruggiero (Aix Marseille Université), Antonio Prete (Université de Sienne), Matteo Residori (Université Paris 3), Giuseppe Sangirardi (Université de Lorraine), Michela Toppano (Aix Marseille Université), Brigitte Urbani (Aix Marseille Université)

Équipe éditoriale

Perle Abbrugiati, Brigitte Urbani, Claudio Milanesi, Raffaele Ruggiero, Yannick Gouchan, Judith Obert, Iliaria Splendorini, Michela Toppano, Estelle Ceccarini, Stefano Magni, Anna Proto Pisani, Andrea Natali, Armelle Girinon, Daniela Vitagliano, Martin Ringot, Gerardo Iandoli, Stefania Bernardini

Rédaction du présent volume

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero et Martin Ringot

Responsable de la publication

Perle Abbrugiati

© PRESSES UNIVERSITAIRES DE PROVENCE
Aix-Marseille Université

29, avenue Robert-Schuman – F – 13621 Aix-en-Provence CEDEX 1

Tél. 33 (0)4 13 55 31 91

pup@univ-amu.fr – Catalogue complet sur presses-universitaires.univ-amu.fr/editeur/pup
facebook

DIFFUSION LIBRAIRIES : AFPU DIFFUSION – DISTRIBUTION DILISCO





Introduction

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero

Aix-Marseille Université, CAER, Aix-en-Provence, France

Le n° 25 d'*Italies* est étroitement lié au précédent : ces deux volumes ont été projetés en même temps comme une déclinaison de concepts, *Illusions, utopies et chimères*. Après le volume *Illusions et chimères* (*Italies* n° 24, 2020), ce numéro sur les *Utopies* clôt la triade d'un imaginaire du bonheur qui hésite entre l'onirique et le politique. Si l'illusion a une résonance fantasmatique, la chimère dit, par ses représentations animales en particulier, ce que cette projection a de composite et d'improbable. L'utopie, elle, cherche à donner une structure à cette projectualité. Elle est en fait un immense paradoxe.

Nés d'un même appel à contribution, les numéros 24 et 25 d'*Italies* organisent donc selon des pistes variées et des perspectives différentes un même questionnement qui cible, au bout du compte, le rôle et la fonction de la littérature et, plus largement, de l'art. Les arts et la parole littéraire construisent un imaginaire composite où la dimension mythique de l'illusion et l'architecture poético-politique de l'utopie se croisent : s'agit-il d'une fuite de la réalité ou de la façon (parfois la seule) dont la littérature peut intervenir sur le réel ? La présomption de l'artiste de pouvoir modifier (ou même édifier) la société grâce à son art, est-elle à reléguer dans le domaine de l'utopie ? Un problème, bien évidemment, qui n'est pas seulement italien, mais qui dans la tradition culturelle italienne trouve un angle d'observation particulier. Dans un entretien de 1968, contenu dans le recueil *Una pietra sopra*, Italo Calvino ne manquait pas de souligner la vocation profonde de la culture et de la littérature italienne aux œuvres-monde, les œuvres qui visent l'encyclopédie, qui aspirent à maintenir l'ensemble de la réalité dans une unité : « Questa è una vocazione profonda della letteratura italiana che passa da Dante a Galileo: l'opera letteraria come mappa del mondo e dello scibile, lo scrivere mosso da una spinta conoscitiva che è ora teologica ora speculativa ora stregonesca ora enciclopedica ora di





filosofia naturale ora di osservazione trasfigurante e visionaria¹ ». C'est précisément cette vocation, surtout dans sa dernière potentialité, que nous avons voulu mettre au centre de l'enquête menée dans ces deux numéros d'*Italies* : bien sûr les pistes de notre analyse sont sans doute incomplètes mais nous espérons aussi bien avoir proposé des cas d'école exemplaires, qu'avoir suggéré des « sentiers pour les chèvres », peu battus et parfois passés inaperçus, surtout dans le présent numéro consacré à l'utopie.

L'utopie est le plus optimiste et le plus pessimiste des concepts. Le plus optimiste, parce qu'il définit un monde heureux, voire parfait, affirme un *credo* en un monde meilleur qui pourrait être. Le plus pessimiste, parce qu'il contient en son nom lui-même l'idée que ce monde n'existe nulle part – *u-topos* –, que ce monde meilleur n'est pas un monde *ailleurs*, que cet ailleurs *n'est pas*, donc qu'un tel monde ne peut pas être. Illusion suprême, l'utopie est donc en même temps le contraire de l'illusion. C'est un mot qui sait qu'il n'est qu'un mot, un imaginaire qui sait qu'il n'est qu'imaginaire. À quoi sert-elle, alors ?

Utile est pourtant l'utopie, sans qui aucun réel ne saurait progresser.

C'est en vertu d'elle qu'on bâtit actions politiques et mondes poétiques. En vertu d'elle encore qu'on *tend vers* quelque chose, de moral ou d'amoral. En vertu d'elle, peut-être, que naît le religieux – car qu'est le Paradis, si ce n'est sa plus belle forme ? C'est en vertu d'elle, aussi, que le réel se définit. Machiavel lui-même, le réaliste des réalistes, termine *Le Prince* (chapitre xxvi) par une exhortation à Laurent de Médicis qui lui fait entrevoir une Italie rêvée, un monde possible, des lendemains qui chantent – rien moins qu'une utopie, en somme. En lui donnant pour modèles Moïse, Thésée, Cyrus, des rois de légende, il construit une *idée*. Un monde en idée, telle pourrait être la définition de l'utopie. Et pour Machiavel, il est en fait question, par sa leçon de *Realpolitik*, d'éradiquer les *illusions*, pour rendre possible une *utopie*. Ne pas se leurrer sur ce qui est, mais penser déjà ce qui n'est pas. Et pourquoi ?

nondimeno furono uomini

dit Machiavel. Ces modèles, ce sont des modèles humains. Et Machiavel nous apprend à croire en l'homme. L'homme, aux infinis possibles. Certes, il ne l'idéalise pas, pourtant : tous les hommes sont méchants, il nous l'apprend au chapitre xviii. Mais l'homme reste une mesure du possible. L'utopie ramenée

1 « Il s'agit d'une vocation profonde de la littérature italienne qui de Dante passe à Galilée : l'œuvre littéraire comme carte du monde et du savoir ; l'écriture sous l'impulsion d'un élan cognitif, qui peut être tantôt théologique, tantôt spéculatif, tantôt ésotérique, tantôt encyclopédique, tantôt propre à la philosophie naturelle, tantôt lié à une observation visionnaire transfigurant le réel ».



au possible, cela reste, pour le moins sur le plan rhétorique de la persuasion, un ressort dont on ne peut se passer.

Et c'est bien en l'homme que croient les utopistes de tous temps : ceux du XVI^e siècle, dans le sillage de Thomas More, sont en Italie nombreux – certains, tel Campanella, portés surtout par l'esprit d'organisation, d'autres par l'esprit de fantaisie ou de liberté, comme Doni. À côté des penseurs politiques faisant œuvre d'historiens comme Guichardin, on trouve là une autre façon de penser le politique, qui se perpétuera dans l'histoire, et inspirera aussi bien la pensée socialiste que les anarchistes de l'orée du XX^e siècle. Pour les utopistes, il ne s'agit pas seulement de délirer sur un monde imaginaire, mais de concevoir un système. C'est bien en quoi ils sont suspects, car l'utopie n'est pas loin de l'hérésie, et certes elle défie l'organisation sociale en la désavouant par un système autre.

Mais il y a aussi ceux qui trouvent dans l'utopie une évasion, un plan sur la comète, un bateau ivre. Les poètes se laissent aller à croire que le malheur n'est pas une nécessité. Eux fuient au contraire un système, le réel qui les emprisonne. De la lointaine Atlantide (pensons à celle de Foscolo) à *L'invitation au voyage* de Baudelaire, la veine du rêve aussi édifie des utopies, volutes de fumée plus que constructions politiques, mirages plus que rouages. Cette utopie-là flirte avec l'illusion ou l'étreinte... pour ne trouver que du vide, *sabbia in mano*, mélancolie.

À l'inverse, ceux qui ne se veulent pas poètes, mais bâtisseurs, créent parfois un système si parfait qu'il n'y laisse plus de place pour l'individu : ces mondes sont-ils vraiment à taille humaine ? La perfection de la *Cité du Soleil* est aussi une réalité militaire et sévère. Robespierre, Lénine et Hitler se voulaient peut-être eux aussi utopistes... L'idée d'un *monde nouveau* n'aboutit pas toujours à des projections radieuses. La religion de l'homme, comme celle des dieux, aboutit parfois à la dystopie quand, presque inévitablement, elle s'extrémise. L'utopie contient son contraire, quand elle veut forcer le réel à lui ressembler. Trop ordonnée, ou chaotique au second degré, elle induit la Terreur, écrase l'homme pour créer la perfection de l'Homme. Les œuvres d'art subversives le disent, autant que les traces, architecturales par exemple, de ces mondes trop parfaits... On se réjouit alors quand ces idées tombent, tout en ayant un peu la nostalgie, dans certains cas, de ce qu'elles ont espéré. On peut se réjouir de la chute du mur de Berlin, tout en regrettant l'archéologie du communisme de nos grands-pères : eux, au moins, croyaient en quelque chose. Y a-t-il encore place pour l'utopie, désormais ? C'est peut-être la question sous-jacente au volume qui s'ouvre ici.



On verra donc dans cet ouvrage, qui s'enracine chez Dante, quelques utopies de la Renaissance, mondes désirables parfois si bien pensés qu'ils en deviennent concentrationnaires. Mais on découvrira aussi, à travers les époques, des utopies architecturales, intellectuelles, scientifiques, idéologiques, artistiques, dont certaines véhiculent un élan d'espoir, d'autres le seul goût du paradoxe, d'autres encore montrent le revers de l'illusion en se faisant dystopies.

Si l'aspect productif de l'utopie, son caractère engagé, apparaît d'emblée plus évident pour les *utopies politiques* qui occupent la première partie de notre numéro, pourtant les *utopies intellectuelles* et *visuelles* de la deuxième et de la troisième parties ne sont pas moins directement liées à une évaluation critique de la réalité et à la possibilité concrète d'un changement, à réaliser d'abord dans le domaine des mentalités. Bien conscient de la leçon tirée par les recherches de Felix Ravaisson sur l'habitude, c'est justement à l'intersection entre la temporalité du changement et la tendance de l'être à la persistance que trouve sa place notre questionnement sur l'utopie dans ses différentes articulations.

La partie consacrée aux *utopies politiques* s'ouvre (et c'est bien naturel en cette année 2021, qui célèbre le septième centenaire de la mort de Dante) avec une contribution consacrée à la *Commedia*. À partir d'une relecture du chant xvi du *Purgatorio*, Ettore Grandoni s'interroge sur la nature utopique ou non-utopique de ce chant, en fait plutôt une proposition politique bien réelle, construite par Dante à partir de deux piliers de sa réflexion philosophique et de son œuvre poétique : sa nouvelle idée de Rome et de son rôle dans l'histoire, une idée qui est même à la base du projet littéraire de la *Commedia*, et l'influence de la pensée socio-économique franciscaine. L'élan de Dante vers la construction d'une société plus juste et équitable fonde sa théorie de la liberté humaine et de la responsabilité personnelle de l'homme, un sujet qui, à partir du chant central de l'œuvre (le seizième chant du *Purgatorio* est le cinquantième chant sur les cent de la *Commedia*, comme le rappelait déjà Singleton), rayonne tout au long du poème. L'histoire de Rome, sa fonction providentielle et ses origines mythiques, sont encore au centre de l'article d'Andrea Salvo Rossi qui analyse la reconstruction de l'ordonnement de la république romaine comme celle d'un modèle utopique et heureux dans l'historiographie florentine entre la fin du xv^e et le début du xvi^e siècle : du *De urbe Roma* de Bernardo Rucellai aux *Discours* de Machiavel c'est l'urgence de la réalité, l'urgence de la guerre, qui pousse à de nouvelles considérations sur la structure politique de la Rome ancienne et sur sa valeur d'utopie constructive.

À la moitié du xvi^e siècle, la réception italienne de l'*Utopie* de Thomas More croise la leçon de l'*Éloge de la folie* d'Érasme dans les œuvres d'écrivains « hétérodoxes » tel qu'Anton Francesco Doni et Ortensio Lando. De ce



fait, c'est le relativisme et la rhétorique du *serio ludere* qui sont au centre de la contribution de Maria Cristina Figorilli, qui prend notamment en considération le *Mondo savio e pazzo* de Doni et le *Commentario delle più notabili e mostruose cose d'Italia* de Lando. Ce qui découle de cette analyse, attentive à la construction d'une nouvelle mentalité moderne, est d'une part le caractère interchangeable de la sagesse et de la folie, et d'autre part une prise en compte nouvelle et différente des modèles des Anciens. Pour confirmer le lien fort qui unit le projet des numéros 24 et 25 d'*Italies*, nous rappelons que les *Paradossi* de Lando étaient déjà au centre de l'article d'Elisa Tinelli, dans le numéro précédent, justement dans la même perspective soulignant l'aspect illusoire du savoir et de la présomption de connaissance. Le parallèle entre l'œuvre-phare de More et la tradition italienne est au centre aussi de la contribution de Silvia Zoppi Garampi, qui prend en compte deux aspects remarquables dans la pensée et l'activité littéraire de Campanella : d'abord la réception de l'utopie de Campanella à partir des recherches consacrées par Croce au socialisme, ensuite l'importance de la poésie dans l'œuvre du moine de Stilo, une poésie qui, grâce à l'invention d'une langue innovante, devient au début du xvii^e siècle le vecteur premier des contenus parfois les plus révolutionnaires de sa vision politique.

L'utopie d'une Italie républicaine, comme remède aux désillusions sociales et politiques des intellectuels au lendemain de l'Unité, anime de nombreux écrits dans les journaux des écrivains *scapigliati*, qui voient la Commune de Paris comme un modèle. L'analyse rhétorique menée sur cette production hétéroclite par Francesco Bonelli vise à en déceler aussi bien les mécanismes constitutifs, de l'ironie à la parodie carnavalesque et à la pratique du néologisme, que les buts subversifs.

C'est à la période américaine de Giuseppe Antonio Borgese que Stefano Magni consacre ses recherches, qui révèlent, grâce à une enquête approfondie dans les archives de Chicago, les liens profonds entre les utopies fédéralistes et pacifistes de l'intellectuel italien, visant la rédaction d'une constitution mondiale, et les perspectives de la religion *bahá'í* avec laquelle Borgese a entretenu de solides relations à Chicago dans les années 1940-1950.

Une analyse minutieuse des règlements carcéraux italiens de l'après-guerre jusqu'aux années 1970 ouvre la contribution d'Élise Santalena, qui prend en compte aussi un large échantillon de sources (lettres, mémoires de détenus, brochures internes de prisons) ainsi qu'un éventail de recherches aussi bien dans le domaine socio-juridique que dans celui des études d'histoire contemporaine. Dans l'article de Santalena le mot *utopie* se charge d'une double valeur : d'une part l'utopie d'arriver à concevoir une peine qui soit véritablement éducative, et

de l'autre l'utopie de réaliser, à l'intérieur de l'univers carcéral, une promotion sociale et un réveil des consciences politiques.

La déclinaison particulière que Stefano Benni donne à l'utopie, comme une imagination mise au service de l'action et visant à provoquer le sursaut des consciences, est au centre de la recherche de Judith Obert, qui se focalise sur la participation de Benni à la *Biennale Democrazia* de 2013, consacrée justement à la thématique *Utopico ? Possibile*. De ce fait, les mondes dystopiques du Benni écrivain croisent son engagement pour atteindre l'au-delà du déjà-vu politique et social.

Giovanni Privitera décrit précisément l'engagement pragmatique des partisans de la *decrescita felice*, et tout particulièrement de Maurizio Pallante qui a lancé ce mouvement. Résumant les arguments des « décroissantistes », il montre que l'esprit utopique est pensé par eux comme une imagination au pouvoir pour éviter les catastrophes écologiques mais aussi pour remédier au stress généré par la société de consommation. Loin d'être une régression, la décroissance, ou plutôt la croissance maîtrisée, serait une avancée.

Si l'utopie, comme recherche de mondes moins imparfaits que celui que nous connaissons, inspire encore l'action politique, c'est peut-être en vertu de valeurs que nous a communiquées la littérature. More et Campanella offrent des œuvres littéraires autant que des propositions politiques. Aussi le regard sur une littérature plus récente nous permet-il de penser des catégories à la lisière du poétique et de l'engagement.

C'est encore de l'entourage de la *Scapigliatura* qu'émerge l'« utopie lyrique » de Carlo Dossi, qui inaugure la deuxième partie du volume, consacrée aux *utopies intellectuelles*. L'écrivain milanais, secrétaire particulier de Francesco Crispi et grand commis au ministère des Affaires Étrangères, rédige, et plus tard désavoue, *La colonia felice*, un roman bref consacré à l'utopie de la rédemption d'un groupe de délinquants déportés. Au centre de la vicissitude éditoriale et littéraire de ce livre se trouvent la diffusion et le succès des théories de Cesare Lombroso dans la culture européenne à la fin du xvi^e siècle.

Trois utopies scientifiques, trempées de culture positiviste entre la fin du xix^e et le début du xx^e siècle, sont au centre de la recherche de Michela Toppano : les trois auteurs – Agostino della Sala Spada, Paolo Mantegazza et Amos Giupponi – que nous pourrions qualifier sans difficulté d'écrivains de science-fiction (et dont l'activité littéraire coïncide, en effet, avec la diffusion des premières revues de science-fiction aux États-Unis), participent d'un même tournant culturel où l'utopie et la vision de l'avenir sont marquées par une attention particulière aux aspects sociologiques (la cité future) et par une perspective qui voit ces phénomènes comme éventuellement réalisables, comme

des développements possibles et non lointains de notre présent. Il s'agit d'une appropriation du genre utopique qui se fonde sur l'usage de la science comme outil permettant de présenter le monde futur comme plausible et réalisable.

Sur le fil subtil qui sépare l'utopie de la dystopie se place la contribution de Giovanni Tesio, qui propose un parcours très ciblé autour de la thématique de la mémoire dans la littérature européenne du xx^e siècle. Si la mémoire de Proust garde un rôle fondateur dans ce discours, et si la littérature qui en découle reste marquée par la tentative de ramener l'universel à la dimension subjective du personnel, la tradition culturelle du « siècle court » est caractérisée aussi par la violence de l'oubli, l'affaiblissement de la mémoire qui génère le sommeil de la raison et de l'humanité. Ce n'est donc pas un hasard si dans le parcours de Tesio une place particulière est octroyée à Primo Levi, à la fracture irrémédiable de la Shoah, à la fin de l'utopie².

Une véritable « liaison dangereuse » est celle de l'utopie avec l'*epos* et notamment avec l'expérimentation du genre épique dans la poésie italienne contemporaine. Ce mariage étonnant est l'objet très original de la recherche d'Alessandro Marignani consacrée au poème *Dopo Campoformio* de Roberto Roversi : le chercheur commence son parcours par un souci définitoire, de ce fait il propose aussi bien une caractérisation de la poésie épique dans la contemporanéité (mais avec de solides repères dans la tradition critique) qu'une prise en compte du caractère utopique de cette production à partir de la notion de chronotope. C'est en effet l'indétermination statutaire du chronotope épique qui fonde le croisement avec la construction utopique.

L'analyse croisée consacrée par Amélie Aubert-Noël à *Il pianeta irritabile* de Paolo Volponi, *Dissipatio H.G.* de Guido Morselli et *Il re del magazzino* d'Antonio Porta, vise à mettre en lumière qu'au-delà des thématiques traditionnellement dégagées par la critique littéraire à propos de ces expériences narratives (l'apocalypse, la corporéité), une dimension utopique semble nourrir l'écriture qui se propose comme fondatrice d'une perspective post-humaniste et anti-anthropocentriste. Également marqué, à son point de départ, par la

2 Tesio est l'auteur entre autres d'une biographie critique très précoce consacrée à Levi de son vivant, publiée par *Belfagor* en 1979, et plus récemment de deux anthologies d'écrits sur la Shoah, respectivement en poésie et en prose – *Nell'abisso del lager. Voci poetiche sulla Shoah* (2020) et *Nel buco nero di Auschwitz. Voci narrative sulla Shoah* (2021), tous deux chez Interlinea – ainsi que du dernier entretien donné par Primo Levi, *Io che vi parlo* (Einaudi, 2017), publié en français sous le titre *Moi qui vous parle*, chez Taillandier. De Giovanni Tesio, voir dans nos comptes rendus en fin d'ouvrage la sortie en français d'une de ses œuvres poétiques liée aux arts, traduite par Perle Abbrugiati, *14 secondes. L'art réfléchi dans un sonnet* (2021).

prise en compte de la corporéité, et parfois d'un lexique bas, inattendu et riche de néologismes, est la prose de Luciano Bianciardi, objet de la contribution d'Anna Taglietti, qui en dégage le caractère utopique, notamment en tant que forme de rébellion, de désobéissance et surtout de tension vers la dissolution des règles imposées par le haut. Connoté plus fortement par la dystopie et le cauchemar est le roman de Giorgio Di Maria, *Le venti giornate di Torino*, dont Stefano Piffèri s'emploie à suivre aussi bien la vicissitude éditoriale (première publication en 1977 et redécouverte récente et posthume) que la dimension autobiographique : c'est dans ce cadre que la déclinaison la plus sombre de l'utopie croise l'*Unheimliche*.

Marie Fabre étudie deux œuvres concomitantes d'Elsa Morante et de Michelangelo Antonioni (*Il mondo salvato dai ragazzini* et *Zabriskie point*) mettant en scène la jeunesse des années 1968, et le fantasme d'un renouvellement apocalyptique du monde. Elle envisage les images utopiques dans ces œuvres à partir de la notion de parodie telle que définie par Giorgio Agamben dans *Categorie italiane*.

Loin des apocalypses, Martin Ringot fait une lecture de Marcovaldo comme un personnage précisément à la charnière de l'illusion et de l'utopie : ce doux « révolutionnaire » ne change le monde que dans ses rêveries et par le jeu. Ainsi Martin Ringot établit-il un lien entre jeu et utopie, séduisant et innovant.

Perle Abbrugiati conclut cette partie par la présentation de trois textes poétiques de Piero d'Ostra accompagnés de leur auto-traduction métrique. Trois textes qui définissent trois paradigmes utopiques : l'utopie-refuge, l'utopie rebelle et l'utopie prométhéenne. S'en ajoute un quatrième : celui de l'auto-traduction poétique qui devient l'utopie d'une réécriture de soi dans une autre langue. Par la comparaison des versions française et italienne de textes dont quatre sont des inédits, on perçoit la charge utopique de la double écriture de Piero Ostra, qui est en fait une écriture à la fois redoublée et décalée. Les paradigmes de l'île, de la parole contre le pouvoir, et de l'enchaînement qui n'étouffe pas la pensée fonctionnent tout aussi bien dans les deux langues, avec des résonnances différentes formant un système d'harmoniques.

Les *utopies visuelles*, objet de notre troisième partie, commencent, on ne s'en surprendra pas, avec le rêve humaniste et scientifique de Léonard : la contribution d'Elena Paroli attire notre attention sur le lecteur tout à fait particulier des écrits de Léonard que fut Carlo Michelstaedter. L'intellectuel de Gorizia, qui s'est suicidé à l'âge de 23 ans, avait cultivé une pratique presque professionnelle de la peinture, notamment au début de sa période d'études à Florence ; c'est donc sur le terrain de la peinture que Michelstaedter croise Léonard, surtout dans la conception de la peinture comme activité herméneutique, comme outil

nécessaire pour s'appropriier un processus cognitif. Mais c'est justement cette fonction gnoséologique de la peinture, se traduisant dans l'utopie de fixer sur le tableau l'instant présent, qui génère une sorte d'échec de l'intelligence sur le plan philosophique tout comme un échec figuratif dans la tentative, promise à l'insuccès, de représenter le mouvement. Les notions de temporalité et de mouvement, qui avaient été au centre du questionnement de l'artiste philosophe à l'aube de la Renaissance, reviennent, au début du xx^e siècle, au cœur de la crise de la modernité.

C'est aux utopies architecturales qu'est consacrée la contribution de Kathy Agazzini : le rêve fonctionnaliste (à la façon de Le Corbusier) de construire des quartiers populaires qui redonnent vie et dignité aux périphéries urbaines s'écroule sous le poids de l'inefficacité bureaucratique et de la corruption. Agazzini analyse le projet ruineux des *Vele* à Scampia (Naples) et établit un parallèle problématique avec l'utopie architecturale fasciste de l'EUR, exemple en revanche réussi de récupération idéologique d'un projet visant la réalisation d'une ville idéale promise à une société utopique.

Toutes les déclinaisons de l'utopie semblent cohabiter, à des moments différents, dans l'œuvre de Calvino, que l'on retrouve pour clore notre volume : c'est l'objet de la recherche proposée par Greta Gribaudo qui analyse les sources et les développements de la notion d'utopie et de ses manifestations littéraires dans l'activité de Calvino : utopie socio-politique, avec la reprise à son compte des sources du socialisme utopique ; rapport avec les mouvements de la contestation et de « l'imagination au pouvoir » ; littérature comme forme de connaissance du monde ; villes idéales et villes invisibles. Cependant il ne s'agit pas d'un simple parcours à travers les formes de l'utopie pratiquées par Calvino, mais d'identifier un fil rouge qui relie ces expériences artistiques : l'élément constant dégagé par l'analyse est la notion particulière de visualité et notamment la tentative de Calvino de restituer des images dans un élan cognitif, mais – il faut le souligner – sans aucune prétention d'atteindre une vérité quelconque, et en revanche avec une acceptation pacifique du relativisme gnoséologique.

Que ce soit dans des tentatives de création de mondes idéaux modèles pour l'avenir, dans des représentations purement imaginaires et calvinienement « invisibles », ou dans la frustration de constater l'écart entre l'effort d'amélioration et la revanche du réel *impietoso*, il est certain que le souffle utopique traverse la littérature et les arts, l'alimente et en est alimenté. *Refaire le monde*, c'est le carrefour de la politique, du rêve et de l'art.

Et aujourd'hui ? une place pour l'utopie subsiste-t-elle ? Dans notre monde mondialisé, y a-t-il un ailleurs où loger l'u-topie ? Sans doute est-ce son souffle

Perle Abbrugiati, Raffaele Ruggiero

qu'il faut reconnaître dans des principes politiques alternatifs – écologie, slow-food, véganisme, gilets jaunes, mouvement anti-croissance... Quoiqu'on pense de ces enthousiasmes, ils reflètent le besoin d'avoir une visée, dans un monde qui se referme de plus en plus depuis qu'il a ouvert ses frontières.

Le confinement a été le point culminant d'un ressenti largement répandu : *la dystopie est de retour, soyons utopiques !* L'élan ressenti lors du premier confinement – redécouverte de valeurs fondamentales, invention de valeurs nouvelles –, s'il n'a duré que le temps d'une illusion, d'une coupure, a rappelé l'utopie aux esprits. Et si...

Plus que jamais, dans un monde où l'individu ne sait plus où est sa place, le besoin d'utopie est là. Un regard sur l'utopie à travers les siècles nous expliquera pourquoi, faute d'être performative, elle palpiter et sans doute doit continuer à faire palpiter, toujours plus loin, un *monde en idée*.